Jan Guillou

Les yeux ailleurs

roman traduit du suédois
par Philippe Bouquet



ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Au-delà des frontières de la Suède, la Seconde Guerre mondiale fait rage. Pour Lauritz, l'aîné des frères Lauritzen, il devient de plus en plus difficile de ne pas choisir un camp. Mais son rapport à l'Allemagne, pays qu'il a admiré toute sa vie, émousse sa lucidité. Avec un fils officier SS d'un côté et une fille engagée dans la résistance norvégienne de l'autre, jusqu'à quand Lauritz pourra-t-il continuer à faire l'autruche ? Les conflits ne déchirent pas seulement l'Europe, ils menacent de briser la famille Lauritzen. Même à Saltsjöbaden, ce coin idyllique aux abords de Stockholm, loin des sanglants champs de bataille, personne ne peut échapper à l'ombre dévastatrice de la guerre. L'heure est à la survie, aussi bien morale que physique.

À travers la désillusion douloureuse d'un homme vieillissant, Jan Guillou révèle, dans ce quatrième volet de la passionnante saga "Le siècle des grandes aventures", les mécanismes sournois qui ont permis l'impensable.

Jan Guillou, né le 17 janvier 1944 à Södertälje, est l'un des écrivains et journalistes les plus célèbres de Suède. Toute son œuvre est traversée par son engagement politique. Jan Guillou est également le cofondateur de Piratförlaget, une maison d'édition renommée de son pays. La série "Le siècle des grandes aventures" est à ce jour son projet littéraire le plus ambitieux.

DU MÊME AUTEUR

LA FABRIQUE DE VIOLENCE, Manya, 1990 ; Pocket n° 3686 ; Agone éditeur, 2001.
LA MONTAGNE DES DIEUX, Manya, 1992.

TRILOGIE D'ARN LE TEMPLIER
LE CHEMIN DE JÉRUSALEM, vol. 1, Agone éditeur, 2007.
LE CHEVALIER DU TEMPLE, vol. 2, Agone éditeur, 2007.
LE ROYAUME AU BOUT DU CHEMIN, vol. 3, Agone éditeur, 2008.
L'HÉRITAGE D'ARN LE TEMPLIER, Agone éditeur, 2011.

SÉRIE LE SIÈCLE DES GRANDES AVENTURES
LES INGÉNIEURS DU BOUT DU MONDE, vol. 1, Actes Sud, 2013 ; Babel n° 1252.
LES DANDYS DE MANNINGHAM, vol. 2, Actes Sud, 2014 ; Babel n° 1339.
ENTRE ROUGE ET NOIR, vol. 3, Actes Sud, 2015 ; Babel n° 1398.
LE SIÈCLE DES GRANDES AVENTURES, vol. 1 à 3, Actes Sud, 2017.

Photographie de couverture : © Mary Jane Ansell

"Lettres scandinaves"

Titre original :
Att inte vilja se
Éditeur original :
Piratförlaget, Stockholm
© Jan Guillou, 2014
Publié avec l'accord de Salomonsson Agency

© ACTES SUD, 2018
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-06974-2

JAN GUILLOU

Les yeux ailleurs

“Le siècle des grandes aventures”
Volume IV

roman traduit du suédois
par Philippe Bouquet

ACTES SUD

1940

Il ressentait dans son corps le choc sourd du mouton de battage comme si c'était l'écho rassurant de son pouls. Le travail progressait, lentement mais sûrement. Cette fois, tout se passerait bien et il n'y aurait pas de mort.

Comme on pouvait s'y attendre, les gens qui habitaient les maisons situées au bord de la rivière se plaignaient de ce vacarme incessant. Cela ne l'avait pas empêché, lui, de louer l'étage supérieur de l'une des plus proches de la berge. Il était bien conscient que c'était une sorte de défi lancé au destin. Si l'édifice s'écroulait de nouveau dans les eaux, la puissante vague de fond ne manquerait pas d'emporter ou de détruire les bâtiments situés à proximité.

Mais cela ne se reproduirait pas. C'était notamment pour conjurer ce risque qu'il avait préféré s'installer dans une simple maison en bois brut plutôt qu'à l'hôtel Central de Kramfors, avec les autres ingénieurs. Il voulait entendre le bruit sourd du mouton qui plantait les solides pilots de bois dans le lit de la rivière.

Lentement mais sûrement. Le mouton était installé sur deux barges en béton et muni d'un marteau de trois tonnes. On estimait que, chaque fois qu'il chutait d'un mètre, il enfonçait les pieux de seize millimètres. C'étaient de petits pas, mais toujours vers l'avant. Et il tenait à être sur place pour entendre chacun de ces chocs et les ressentir dans tout son corps. Lorsqu'il était dans sa chambre sous les toits, en train d'étudier une fois de plus les plans, ou lorsqu'un pilot devait être doublé pour avoir été planté de travers, il lui arrivait de s'accorder de temps en temps une pause, de s'allonger sur le lit venant d'être refait et de prêter l'oreille comme à un morceau de Beethoven ou de Brahms.

C'était l'un des aspects de la chose.

L'autre, c'était les soirées à Kramfors. Non qu'il eût des objections envers la compagnie, car la plupart des pensionnaires de l'hôtel étaient des ingénieurs comme lui. Et, si la conversation avait porté sur les essais de résistance des vingt-six groupes de pieux, sur le nombre de ceux-ci dans chaque groupe ou encore sur les difficultés qu'impliquait l'entreprise consistant à les surmonter de ce qui était peut-être le plus gros cadre de bois au monde, il y aurait volontiers participé. Ce genre de dialogue pouvait en effet vous inspirer des idées nouvelles ou une utile rectification.

Mais il ne s'agissait jamais de cela. Dans le salon où ils prenaient le digestif, après le dîner, il n'y avait que deux sujets de conversation, plus désagréables l'un que l'autre : les femmes et la guerre.

Bien que ses collègues fussent des adultes, ils avaient une façon de parler des femmes qui le consternait autant qu'elle l'embarrassait. Le salon aux fauteuils recouverts de velours vert se changeait en chambre de valets de ferme, ou plus exactement en chambrée, et il avait l'impression d'être revenu à ses années d'études à Dresde. C'était excusable de la part de jeunes étudiants célibataires, n'avait-il pas jadis été des leurs ? Mais d'hommes mariés et bien établis, c'était autre chose.

Le second sujet de conversation était, bien entendu, la guerre. Quant aux ravages exercés par les bolcheviks de l'autre côté de la Baltique, les avis étaient évidemment unanimes. Tout individu doté d'un tant soit peu de décence avait soutenu la cause de la Finlande tant que la guerre contre l'Union soviétique avait duré. Et, après cette paix chèrement acquise qui avait coûté aux vaillants Finlandais à la fois la Carélie et d'importants territoires au sud-est du pays, il n'y avait guère eu matière à contestation non plus. La seule petite consolation était le fait que ce pays s'en sortait beaucoup mieux que ses voisins l'Estonie, la Lettonie et la Lituanie, qui avaient été engloutis par les barbares et transformés en républiques soviétiques.

Sur tous ces points, on ne risquait pas de se disputer, puisque tout le monde était d'accord.

Il en allait autrement de l'offensive allemande sur le front ouest. Toute conversation sur ce sujet était un champ de mines, où le moindre propos insuffisamment pesé pouvait occasionner bien des désagréments.

Naturellement, il prenait le parti de l'Allemagne dans son entreprise de conquête de la France. Ces arrogants et ces fats de Français n'avaient que ce qu'ils méritaient. D'ailleurs, n'étaient-ce pas eux qui, sans raison valable, avaient déclaré la guerre à l'Allemagne, cette fois ? Il n'aurait pas osé le crier sur les toits, mais il ne pouvait se dissimuler à lui-même le plaisir qu'il avait pris à lire la nouvelle de la capitulation que les généraux et politiciens français avaient été contraints de signer dans le wagon de chemin de fer où ils avaient jadis imposé le diktat de l'odieux traité de Versailles. Et le sens de l'organisation des Allemands, couplé à leur maîtrise de la technique, n'allait pas manquer de mettre un peu d'ordre, bien nécessaire, dans ce véritable poulailler qu'était la France.

Ce n'était donc pas ce pays qui posait des difficultés. Pas plus que le Danemark, d'ailleurs, puisque la presse avait narré avec force détails la bonne entente qui régnait entre la population et ses hôtes allemands. Le roi et le gouvernement n'avaient pas pris la fuite et la collaboration fonctionnait parfaitement dans cette fraternisation germanique.

L'Angleterre ne constituait pas non plus une difficulté, car il ne pouvait y avoir de miséricorde envers des êtres aussi inhumains que les Anglais, qui s'en prenaient aux civils en terrorisant Berlin et d'autres villes allemandes par leurs bombardements. Alors que la Luftwaffe et l'armée allemande s'étaient comportées de la façon la plus humaine possible envers les troupes battant en retraite à Dunkerque, où près d'un demi-million d'Anglais s'étaient retrouvés encerclés sur une étroite bande côtière, privés de tout moyen de défense. Si l'Allemagne avait alors fait donner ses chars et ses avions, il en aurait résulté le plus grand massacre de l'histoire. Mais elle les avait épargnés et leur avait permis de regagner leur île sans dommage pour y panser leurs blessures. Et ce noble comportement, on y répondait par des bombardements massifs de cibles civiles.

Il ne servait à rien de discuter ces choses-là. Le sujet était délicat à aborder, car le nombre de Suédois sympathisant avec l'Angleterre était stupéfiant. Mais, pour lui au moins, en son for intérieur, l'Angleterre ne posait pas la moindre difficulté.

Ce qui le gênait, en revanche, c'était la Norvège. Contrairement à ce qui s'était passé au Danemark, les gens de ce pays n'avaient

pas accueilli à bras ouverts le corps expéditionnaire allemand. Durant cette vaillante mais absurde résistance, ils avaient coulé trois croiseurs et plusieurs destroyers ennemis. Dans le Nord du pays, en particulier, les Allemands avaient subi de lourdes pertes et cela avait sapé les bases de rapports normaux et amicaux entre les deux États. Et le roi Haakon et son fils, le prince héritier Olav, son vieux compagnon de régates, étaient maintenant réfugiés à Londres, avec le gouvernement du pays.

Or, il n'était pas possible de parler de cela avec un Suédois, car c'était un sujet brûlant. Sur le chantier, chacun savait qu'il était lui-même norvégien. Il avait beau se svédiser le plus possible, comme on disait parmi les poseurs de rails du Hardangervidda, dès qu'il ouvrait la bouche tout le monde savait d'où il venait.

Il se refusait donc à parler de la Norvège avec qui que ce soit, même lors des dîners dominicaux à Saltsjöbaden.

Le Hardangervidda. La ligne de Bergen. C'était là que sa vie d'ingénieur avait connu ses débuts, alors qu'il n'était encore qu'un jeunot. Et, maintenant qu'il approchait de la fin de cette même carrière, il avait l'impression de repartir à zéro. On aurait dit qu'il y avait un sens caché derrière tout cela.

On disait que c'était l'hiver le plus rigoureux depuis une centaine d'années ou, du moins, de mémoire d'homme. Le mercure frôlait parfois les moins quarante degrés, même si le vent n'était pas aussi rude que sur les hauteurs de là-bas. Il avait ainsi le sentiment de revivre ses jeunes années, heureusement mieux équipé, et sa vieille pelisse lui était bien utile, lorsqu'il lui fallait surveiller le chauffage du bois, dans les ténèbres du petit matin.

À leur arrivée, les troncs d'arbres étaient en effet gelés si profondément qu'il était impossible de les travailler. Les forêts suédoises leur fournissaient des troncs de vingt mètres, mais les pilots à planter dans le lit de la rivière devaient être deux fois plus longs. Il fallait donc assembler deux troncs bout à bout pour en obtenir un de quarante mètres. Normalement, cela ne présentait pas de difficulté, on disposait pour ça d'une technique bien au point à base de plaques de métal et de boulons. Mais elle tournait aussitôt à la catastrophe si on tentait d'enfoncer ces boulons dans du bois gelé, c'était comme essayer de forer dans le verre. Il fallait alors chauffer l'ensemble et, pour cela, inventer un système

permettant de faire pivoter les souches au-dessus d'un feu, un peu comme les Méridionaux le font pour les moutons qu'ils cuisent à la broche. En théorie, cela paraissait très simple. Dans la pratique, c'était nettement plus compliqué. Si l'on chauffait trop les troncs, au point que la sève et la résine bouillantes se mettaient à suinter, les fibres ramollissaient trop et il était impossible d'y fixer des boulons, car on avait l'impression de les enfoncer dans une éponge. Et, lorsque le bois gelait à nouveau, les joints éclataient et le pieu était inutilisable. Ou plus exactement : trop dangereux à utiliser. Or, il fallait veiller aux détails les plus infimes, pour que rien n'aille de travers, cette fois.

Aucune des enquêtes qui avaient été menées n'était parvenue à fournir de réponse à la question de savoir pourquoi le chantier précédent s'était effondré dans la rivière, causant le décès de dix-huit hommes. Nul n'avait commis d'erreur, du moins démontrable, pas plus lui que les autres.

Pourtant, il y en avait forcément eu une quelque part, puisque le caisson tout entier de l'arche s'était écroulé au cours de la phase terminale. C'était la seule chose qu'on pouvait avancer avec certitude.

Il était donc hasardeux de suggérer que tout se serait passé différemment s'il avait été présent quand l'accident était survenu, lors de l'ultime coulée. La technique avait fait ses preuves, il l'avait d'ailleurs déjà expérimentée. L'adjudicataire principal, Skånska Cement, y avait eu recours, également, et tout s'était bien déroulé. Sans doute avait-il maudit en vain ces deux écrivains allemands qui, pour quelque obscure raison, ne pouvaient loger ensemble au Grand Hôtel de Saltsjöbaden, ce qui avait eu pour résultat que l'un d'entre eux – le bolchevik, hélas, et non pas le prix Nobel – avait dû loger chez eux à la Villa Bellevue. Ce qui, à son tour, l'avait obligé à rentrer à la maison pour l'accueillir à sa table. L'idée que cette futile question d'étiquette ait pu coûter la vie à dix-huit personnes lui avait longtemps été insupportable. Alors qu'il n'y était pour rien, en définitive.

Pourtant, maintenant qu'il fallait tout recommencer, il était évident qu'il valait mieux ne plus prendre le moindre risque. D'une certaine façon, il était presque comique de revenir à une technique plus ancienne, datant d'avant l'ère du béton. Sur le Hardangervidda,

il avait bâti des ponts en pierre. Pour ce faire, il fallait d'abord construire une arche en bois entre les deux points à relier. Pour que celle-ci ne soit pas détruite par les tempêtes, on était obligé d'édifier un cadre de troncs d'arbres et de planches depuis le fond de la vallée, et d'énormes quantités de matériaux étaient nécessaires pour que ce support soit assez résistant. Mais c'était en 1905 ; or, on était maintenant en 1940 et on se retrouvait au point de départ. Il avait ainsi l'impression d'édifier à nouveau Kleivebron.

À ceci près, bien entendu, qu'on n'avait pas eu besoin, alors, de chauffer les troncs sur des feux en plein air pour les assembler, puisqu'il était impossible de construire quoi que ce soit en hiver, là-bas, et qu'on ne pouvait se consacrer qu'aux travaux de percement des tunnels.

Voilà pourquoi il avait le sentiment de se retrouver à ses débuts.

Il aimait bien l'odeur du savon noir. Elle aussi lui rappelait les aventures de ses jeunes années, sur le Hardangervidda, au commencement de sa vie ou tout du moins de celui de sa vie d'ingénieur. Les lames non dégrossies du plancher de sa mansarde donnant sur la rivière étaient soigneusement récurées au savon noir. Sans doute les beaux tapis de lirette l'étaient-ils aussi, car le savon ordinaire et la lessive étaient rationnés. Il se chauffait également au bois, dans la cheminée de stéatite, puisqu'on en avait à profusion, avec les restes de ce qu'on coupait pour le chantier. Quand il était plongé dans ses plans et ses calculs, le soir, à la lueur de la bougie – car il n'y avait d'électricité qu'au rez-de-chaussée de la maison –, il arrivait que la température l'oblige à ne garder que ses sous-vêtements. Mais le matin, quand il se réveillait sous sa couette norvégienne, seule contribution personnelle à son installation car les Suédois préféraient toujours grelotter sous de simples couvertures, une mince couche de glace recouvrait l'eau du broc posé à côté de son armoire de toilette ; il arrivait même que son urine ait gelé, dans le pot de chambre à motifs bleus, sous son lit.

Tout cela lui inspirait inexplicablement une profonde paix intérieure, même quand il se rasait, le matin, devant le miroir fêlé, à la lueur de la lampe à pétrole, ou quand il sortait sur le perron couvert, vêtu de sa pelisse, et respirait à pleins poumons par les narines. C'était un test probant. Si la température chutait aux alentours de moins quarante degrés, celles-ci restaient collées.

Il ne parvenait à s'expliquer ce que cette sensation de froid, de ténèbres et de labeur pouvait avoir d'agréable qu'en y voyant une sorte de pèlerinage, de retour aux sources, comme s'il purifiait son âme autant que son corps en menant la même existence que de simples ouvriers.

Lorsqu'il avait définitivement quitté le Hardangervidda, une fois la ligne de Bergen devenue réalité en dépit de tous les oiseaux de malheur, sa vie avait changé du tout au tout. Oscar, son frère, avait miraculeusement – à moins que ce ne fût le fait de la divine Providence – amassé une fortune non négligeable en Afrique. C'était elle qui avait jeté les bases du bien-être, pour ne pas parler du luxe, de la famille pour les années à venir.

Pas plus de deux ans après, il menait le plus beau et le plus rapide des yachts de l'époque à la victoire, lors des régates de Kiel, et prenait place à la table du Kaiser au cours du banquet de clôture, juste après ses fiançailles avec Ingeborg.

Rien de cela n'aurait dû arriver. Le père d'Ingeborg, le baron von Freital, plaçait beaucoup plus ses espoirs dans l'argent et la naissance – surtout en étroite symbiose – que dans l'amour. Sans la fortune qu'Oscar avait amassée dans le commerce de l'acajou et de l'ivoire, Ingeborg n'aurait jamais pu devenir l'épouse d'un petit ingénieur norvégien, ce dernier fût-il sorti major de sa promotion de la Technische Hochschule de Dresde.

Quant à comprendre pourquoi Dieu leur avait accordé une telle faveur, c'était impossible, pas plus que le fait que, dans leur jeunesse, Il avait rappelé à Lui leur père et leur oncle, disparus en mer.

L'un était aussi insondable que l'autre.

Un sort tout différent aurait dû l'attendre, lors de son retour à Bergen à la fin de ce chantier sur les sommets du pays. En tant qu'ingénieur au service de l'État norvégien, il gagnait six cents couronnes par an, ce à quoi il convenait d'ajouter la gratuité du gîte et du couvert, c'est-à-dire les mêmes conditions matérielles que maintenant, mais sans des congères de six ou sept mètres de haut devant la maison.

Oscar et lui auraient naturellement pu fonder leur propre cabinet d'ingénieurs, à Bergen. Ils auraient eu largement de quoi vivre et auraient grimpé quelques-uns des échelons de l'échelle sociale, même si ceux-ci ne les auraient pas menés jusqu'au sommet de la

bonne société locale. Avec le temps, chacun d'eux aurait épousé une jeune fille de la ville et ils y vivraient aujourd'hui encore, mais en menant une autre existence que celle qui avait été la leur.

Et, sans Ingeborg, sa vie aurait été bien moins riche. C'était un fait car, à ce jour encore, il aimait sa femme plus que tout au monde, même s'il n'employait jamais ce verbe ou si celui-ci ne lui venait à l'esprit que lorsqu'il pensait à elle, et pas même à propos des enfants. Ce mot était trop fort pour s'appliquer à autre chose qu'à la foi en Dieu.

La plus grande grâce que le Seigneur lui eût faite, ce n'était pas l'argent mais Ingeborg. Pourtant, il n'en restait pas moins que cette fortune venue d'Afrique avait été la condition *sine qua non* du consentement du baron von Freital qui, jusqu'au mariage de sa fille, avait considéré celle-ci comme sa propriété personnelle, au même titre que son château ou ses voiliers.

L'odeur du savon noir, le crépitement du bois coupé de fraîche date et gorgé de résine, dans la cheminée, la couche de glace sur son urine, tout cela constituait donc un bain purificateur pour son âme, le sublime rappel de ce dont il était redevable à Dieu.

Mais c'était aussi et surtout le mémento de ce à quoi il évitait de réfléchir, du moins ces dernières années, à savoir la facilité avec laquelle il était passé de la pauvreté à la richesse, encore qu'il n'aimât guère ce dernier mot. C'était cependant un fait indéniable, dans la réalité des choses. La simple valeur des biens immobiliers de la famille à Berlin et à Dresde devait s'élever à un montant qu'il était à peu près impossible d'évaluer en espèces sonnantes et trébuchantes. Et le mérite en revenait exclusivement à Oscar, à qui l'hyperinflation des années 1920 en Allemagne avait apporté une aide appréciable, pour être tout à fait honnête. Personnellement, il n'était rien d'autre qu'un bâtisseur de ponts favorisé plus que de raison par la divine Providence.

Dans ces conditions, ce retour dans le froid et les ténèbres représentait pour lui une halte fort utile sur la voie de la vie, son train s'y était arrêté pour l'entretien de la machine mais aussi pour lui permettre de réfléchir à son existence. La nuit, il lui arrivait également, de temps en temps, de rêver de sa vie sur le Hardangervidda et, quand il posait les pieds sur les lames glaciales du parquet, encore à moitié endormi, pour effectuer ce qui contraignait les

hommes de son âge à interrompre leur plus profond sommeil ou leurs rêves les plus doux, il avait l'impression d'être encore là-haut.

Pourtant, les femmes qui faisaient la cuisine sur le chantier de la ligne de Bergen ne ressemblaient en rien à Britta, sa logeuse, qu'il pensait être propriétaire de la petite maison en bois au bord de la rivière. Ces femmes-là vous en imposaient, tant physiquement que moralement. Elles régnaient sur les lieux sans partage et n'avaient aucun mal à contraindre une vingtaine d'hommes au respect des lois du Seigneur, alors même qu'ils connaissaient une telle misère sexuelle, après des mois passés dans la solitude des montagnes.

À bien des égards, Britta était leur parfaite antithèse, on pouvait même dire que c'était une femme charmante. Mais peut-être n'était-il pas convenable de le faire, du moins à son âge, car cela pouvait être interprété de travers. Ce n'était pas une chose à faire quand on venait, comme lui, d'avoir soixante-cinq ans. Pourtant, il était impossible de ne pas se faire la réflexion et, ce qu'il pensait en son for intérieur, dans sa mansarde, ne pouvait faire de mal à qui que ce soit ni lui causer de la gêne.

C'était donc, sans conteste, une femme charmante. Toujours joyeuse et vive, toujours un large sourire aux lèvres, toujours prête à rendre service et à donner de sa personne sans ronchonner. Le matin, elle faisait le ménage à l'hôtel de Kramfors, puis elle prenait le car pour rentrer et faire la vaisselle à la cantine des ouvriers, près de la culée du pont. Et, pour finir, elle se dépêchait de revenir lui servir son dîner, toujours au grand galop et d'humeur aussi joyeuse.

Comment ne pas apprécier une personne pareille, et même ne pas l'admirer ? En effet, elle n'avait pas dû avoir la vie facile. Pour financer les études de son fils, qui avait passé le baccalauréat en candidat libre, à Härnösand, elle avait sûrement été obligée de travailler d'arrache-pied. Le garçon était maintenant mobilisé, comme les autres, et, en tant que conscrit diplômé, son temps de service serait accru de la durée nécessaire pour qu'il suive le peloton des sous-officiers de réserve.

Après une longue période d'incertitude, ils avaient fini par trouver là un sujet de conversation tout à fait naturel, puisqu'ils avaient tous deux un fils sous les drapeaux "quelque part en Suède", selon

les paroles de cette ritournelle si populaire. Elle s'inquiétait que l'armée accapare autant le sien, car elle avait besoin que Hjalmar, comme il s'appelait, puisse obtenir de temps à autre une permission pour venir l'aider à gagner sa vie. D'une certaine façon, Karl, son fils à lui, se trouvait dans la même situation, puisqu'il était mobilisé dans la marine pour une durée indéterminée. Il avait achevé ses études à l'École supérieure de commerce, avant que la guerre n'éclate, et avait même eu le temps d'effectuer des stages en entreprise. Mais, quand on est lieutenant de marine en temps de guerre, tout le reste passe au second plan. C'est ainsi et on n'y peut rien.

Il ne restait plus qu'à espérer que, au cours des années à venir, Hjalmar soit promu au grade de sergent. La guerre semblait en effet devoir se prolonger au moins deux ans, car les Anglais opposaient une résistance acharnée, sur leur île. Et, une fois la paix revenue, avait tenté d'expliquer Lauritz, les employeurs auraient une préférence pour les candidats étant montés en grade pendant le temps qu'ils avaient passé sous les drapeaux. Ce qui serait le cas de leurs fils respectifs.

En fait, ils n'étaient pas vraiment sur un pied d'égalité, il s'en rendait bien compte. Ce n'était pas tout à fait pareil de sortir de la guerre avec le grade de capitaine de réserve de la marine, un diplôme de l'École supérieure de commerce en poche et avec la garantie d'un emploi dans l'entreprise familiale, et d'être un simple sergent renvoyé dans ses foyers sans avoir effectué d'études supérieures, comme Hjalmar. Mais, en principe, cela revenait au même, puisqu'on ne pouvait pas grand-chose contre les différences de classe.

Elle s'inquiétait pourtant pour son fils et c'est pourquoi il évitait de lui demander si, une fois libéré de ses obligations militaires, il envisageait de poursuivre des études. En effet, le baccalauréat n'était qu'un premier tremplin dans la vie alors qu'elle semblait considérer la casquette blanche du bachelier comme le point final des études et le billet d'accès à un meilleur emploi. Il se gardait bien de la contredire sur ce point.

Et il avait fait deux observations très simples. Les rares lettres qui lui arrivaient, en général en provenance de la banque de Kramfors, étaient adressées à "Mlle Britta Karlsson". Effectivement, elle

semblait avoir moins de quarante ans. Si son fils avait la vingtaine, elle l'avait forcément eu vers seize ou dix-sept ans.

Elle était donc mère célibataire et le père de Hjalmar, lui, avait manifestement pris la poudre d'escampette. Mais elle ne l'évoquait jamais et on aurait dit que son fils était le fruit d'une immaculée conception.

Non qu'il la jugeât sévèrement, sur ce point il n'avait pas seulement des idées personnelles bien arrêtées, il avait aussi bénéficié pendant des décennies des leçons que lui avaient administrées aussi bien Ingeborg que sa meilleure amie, et accessoirement sa propre belle-sœur : Christa. Pendant leur jeunesse en Allemagne, elles avaient toutes deux nourri des opinions radicales de gauche. Christa avait même donné des cours d'éducation sexuelle parmi la classe ouvrière de Berlin et avait avorté à plusieurs reprises pendant ces années-là. Et elles avaient toutes deux raison de faire observer, non sans ironie, ce qu'il y avait d'étrange dans le fait que la mère célibataire abandonnée était considérée comme une traînée, alors que le père du même enfant, qui prenait lâchement la fuite, s'en tirait sans dommage. Il ne partageait donc en aucune façon les préjugés de son époque ni l'idée que les mères non mariées étaient toutes désignées pour des liaisons sans lendemain.

Or, Britta avait le courage de refuser d'assumer seule la responsabilité de sa situation d'unique mère célibataire de Lunde en rasant les murs de la cité. En effet, il n'était pas difficile d'imaginer comment la population rurale du Nord de la Suède voyait la chose. C'est-à-dire exactement de la même façon que celle des campagnes de son pays natal, à lui, dans l'Ouest de la Norvège.

Pourtant, elle arborait constamment le même sourire, entre ses pommettes rouges, courant d'un travail à l'autre, avant de rentrer chez elle, toujours à la hâte, s'occuper de son pensionnaire. La simplicité et la droiture de ses manières étaient d'un naturel parfait et elle semblait même ignorer tout de ses atouts physiques. Quand elle se penchait pour essuyer quelque chose sur le sol de la cuisine, pointant ainsi vers lui un postérieur aux formes agréables, tout en se trémoussant avec ardeur pour procéder au nettoyage, elle ne semblait pas avoir conscience le moins du monde de ce que cette position pouvait avoir de provocant. On ne pouvait qu'être favorablement disposé envers une personne de cette nature.

Et le sort de leurs fils respectifs dans l'armée, seul aspect de la guerre dont elle se souciât, à part les tickets de rationnement, était un sujet de conversation naturel. Entre eux, le dialogue était à la fois simple et direct. C'est pourquoi, au bout d'un mois, il n'hésita pas à lui proposer qu'ils s'appellent par leur prénom, à la maison, au lieu d'avoir recours à des formules de politesse telles que "monsieur l'ingénieur" ou "madame Karlsson" (considérant que, si elle était mère, elle était une dame, il refusait de lui donner du "mademoiselle").

Au total, il n'aurait pu trouver meilleur logement temporaire, si près du chantier. Les odeurs, le savon noir, les matins glacials, le choc sourd du marteau propulsant le chantier seize millimètres de plus vers son terme à chacune de ses chutes. Un beau jour, il en résulterait la plus grande arche au monde. Voilà ce qui constituait son univers secret, bien à lui, où il se déplaçait en toute simplicité vestimentaire et dînait d'un simple hachis à la mode du Nord du pays, accompagné d'une bière mais jamais d'un verre d'alcool, et encore moins de vin.

Dans la petite penderie de sa mansarde, qui n'était en fait qu'un espace vide derrière deux poutres devant lequel un morceau de tissu tacheté avait été tendu en guise de porte, il avait suspendu les vêtements qu'il portait pour rentrer chez lui. Le moment venu, en fin de semaine, il choisissait toujours de partir alors qu'elle n'était pas à la maison. Il pouvait ainsi revêtir rapidement ses habits de citadin, avant de monter à bord du taxi à gazogène qui l'attendait.

*

Bien que ce fût l'hiver le plus froid du siècle, les trains, tractés par des locomotives aussi hérissées de neige que des ours blancs, étaient toujours à l'heure. Les wagons de première classe étaient chauffés agréablement, chacun des petits chocs sur les interstices séparant les rails faisait tinter légèrement la carafe d'eau en cristal sur son support, l'éclairage des liseuses aux abat-jours mats en forme de fleur tombait doucement sur la table de lecture pliante, le velours rouge n'était jamais ni trop chaud ni trop froid, et, de l'autre côté des vitres presque totalement recouvertes par le givre, le déplacement d'air sifflait avec la puissance de la tempête. À

la différence du reste du train, la première classe était rarement bondée, car aucun militaire d'un grade inférieur à celui de lieutenant-colonel ne semblait y avoir accès. Il lui arrivait donc parfois d'être entièrement seul dans son compartiment, lorsqu'il voyageait de nuit pour rentrer à Stockholm.

Ce retour de fin de semaine vers son foyer, sa famille et son autre univers, était toujours aussi paisible, même si ses souliers italiens cousus main lui faisaient un peu mal aux pieds, au début, après une ou deux semaines à arpenter le terrain en grosses chaussures doublées d'une belle épaisseur de laine. Quand il se trouvait dans ce monde au bord de la rivière, où, à cette époque de l'année, on devait commencer la journée de travail en brisant la glace de la nuit au moyen des deux remorqueurs de location, il lui arrivait rarement de languir de son foyer. Mais, curieusement, lorsqu'il rentrait chez lui, dans son autre monde, celui de la Villa Bellevue, d'Ingeborg et des enfants, il avait d'autant plus souvent la nostalgie du chantier.

Il ne savait jamais comment se déroulerait son retour à Saltsjöbaden et combien de membres de la famille il y aurait autour de la table du repas dominical. Karl était à l'armée et on se souciait peu du nombre de convives en pareille circonstance. Rosa semblait d'ailleurs se trouver dans une situation analogue. Elle avait pris son poste de secrétaire débutante pleine d'avenir au ministère des Affaires étrangères, obtenu face à un grand nombre d'autres postulants. Mais elle avait été affectée à un obscur service situé près de Karlaplan, loin des locaux prestigieux de la place Gustav-Adolf. On ne savait trop ce qu'elle y faisait, mais il était clair que c'était extrêmement confidentiel. On pouvait simplement deviner que c'était d'une façon ou d'une autre dû au fait qu'elle parlait sûrement mieux allemand que la plupart des Allemands eux-mêmes. Il ne voulait pas en savoir plus.

Il en allait un peu de même pour Johanne, l'aînée de ses filles. Elle était maintenant docteur en histoire de la littérature, mais des intrigues comme le milieu en est coutumier l'avaient empêchée – du moins selon sa version des faits – d'enseigner à l'université, et elle avait dû se contenter d'un modeste poste de professeur de lycée. On pouvait supposer qu'elle fréquentait la bohème littéraire de Stockholm, ou du moins des personnes qu'elle ne désirait

pas introduire dans son foyer. Il ne servait à rien de se demander pour quelle raison, car elles pouvaient être aussi diverses que naturelles. Plus inquiétante était la fréquence de ses déplacements en Norvège occupée, toujours sous le prétexte d'aller voir sa vieille grand-mère à Osterøya. Ce qu'elle faisait d'ailleurs, pour autant qu'on le sache, car elle en revenait habituellement avec un gigot de mouton séché et fumé ou toute autre preuve du même genre qu'elle était bien allée où elle disait. Cela n'en restait pas moins un peu étrange, mais il n'avait jamais tenté de l'interroger à ce sujet.

Rentrer chez lui en fin de semaine comportait donc toujours une part de surprise. Ou bien il se retrouvait seul avec Ingeborg, tant le samedi que le dimanche. Ou alors il y avait dix personnes à dîner, comme lorsque l'un ou l'autre d'entre eux fêtait son anniversaire, ce dont il avait hélas beaucoup de mal à se souvenir, et qu'Oscar et les siens traversaient Källvägen.

Mais peu importait de le savoir à l'avance, la tenue vestimentaire était toujours la même, quel que soit le nombre de convives. Lorsque Ingeborg et lui étaient seuls, la conversation était pourtant beaucoup plus simple, étant donné que ni l'un ni l'autre n'adoptait, sur la guerre, des positions aussi tranchées que certains autres membres de la famille. Car il arrivait souvent que cela sème la discorde et, dans le pire des cas, gâche la soirée.

Le train pénétra dans la gare centrale de Stockholm avec cinq minutes de retard sur l'horaire.

C'était inhabituel et légèrement contrariant mais, s'il avait la chance d'attraper le tramway de Slussen, il serait à l'heure pour le train de Saltsjöbaden, à dix-huit heures, et chez lui à dix-neuf heures tapantes.

Le tramway était bondé de jeunes gens allant au cinéma ou au restaurant et il ne restait plus que des places debout sur la plateforme arrière. Or, à Stockholm également il faisait un froid de canard. Non qu'il s'en souciât, il avait pris l'habitude de ne pas être transporté en voiture particulière lors de ses déplacements et la température hivernale de l'Ångermanland l'avait endurci. À bien y réfléchir, d'ailleurs, le tramway et le train étaient le moyen le plus rapide d'aller de la gare centrale à Saltsjöbaden. En tout cas, le trajet par voie ferrée prenait moins de temps que celui en

voiture. La guerre occasionnait les découvertes les plus inattendues dans les petites choses comme dans les grandes.

Il n'y avait pas beaucoup de passagers, dans le train. En revanche, la foule de ceux, voisins et connaissances, qui attendaient sur le quai, au terminus, pour aller dîner en ville, était compacte. Les habitants de la localité n'étaient sûrement pas en quête de spectacles cinématographiques bon marché. La bureaucratie du système de rationnement avait en effet eu pour conséquence absurde qu'il était plus simple de se goberger au restaurant que chez soi.

Le chemin menant au Grand Hôtel avait été déneigé soigneusement et des congères de plusieurs mètres de haut le longeaient. La portion passant devant le bâtiment et se poursuivant ensuite vers Strandpromenaden était presque en aussi bon état, il ne lui faudrait donc pas plus de dix minutes pour arriver chez lui.

La Villa Bellevue se dressait, sombre et silencieuse, sur sa butte, et il n'y avait pas une seule lumière à l'étage supérieur. Cela signifiait qu'aucun des jeunes n'était à la maison. Il n'y avait pas non plus de torches allumées près de l'entrée et le perron n'avait pas été déneigé. Autre conclusion : pas d'invités ce soir-là.

Il observa une pause, au pied des marches, pour regarder la maison plongée dans l'obscurité. Son haleine formait une mince colonne de vapeur blanche autour de lui. Peut-être avait-il pressé inutilement le pas pour accomplir le trajet. Mais ce n'est qu'alors qu'il eut un petit pincement au cœur en voyant la bougie solitaire qui brillait à la fenêtre du bow-window. Cette bougie, c'était le signal secret qu'elle lui adressait pour lui dire qu'ils seraient seuls au moins le samedi soir. Comme il l'avait espéré.

Il monta le raidillon de Källvägen pour gagner l'entrée de service. De l'autre côté de la rue, il y avait un peu de lumière aux fenêtres de l'Aquarium. C'était ainsi qu'on appelait la maison fonctionnaliste d'Oscar, à cause de ses grandes portes-fenêtres. Là non plus, on ne préparait pas de réception.

Mais, en finissant de grimper les marches de l'escalier de pierre, il vit des traces de roues de camion sur la neige de l'aire située devant l'entrée de la cuisine. Ce diable de Karlsson, maintenant chauffeur de maître sans voiture, avait manifestement réussi à ne pas manier la pelle pendant une journée entière. Sur la pente menant

au terrain de jeux et aux balançoires, en revanche, la neige était intacte. C'était là que les garçons sautaient à skis, jadis. Cette époque était révolue depuis longtemps, ils étaient désormais à la guerre, tous les deux. Du moins Karl. Quant à savoir ce que faisait Harald et où il se trouvait, il n'osait pas y penser.

Il y avait de la lumière dans la cuisine et il vit quelqu'un s'y déplacer. Sans doute Ingeborg y était-elle aussi, mais il serait un peu stupide qu'elle l'attende à l'entrée principale, de l'autre côté de la maison, s'il entrait par celle de service. La chose fut tranchée lorsqu'il constata à sa grande surprise que d'énormes tas de bois barraient le chemin contournant la maison. Il n'était plus possible de la chauffer au charbon et au coke, elle était trop grande pour cela et les rations allouées ne suffisaient plus. Ce serait donc l'entrée de service, en définitive, et, s'il sonnait à la porte, tous sauraient que c'était lui qui arrivait.

Ce fut le cas et, quand il serra Ingeborg dans ses bras, il fut frappé par l'ardeur de son accueil, même si on voyait qu'elle avait maigri. Ils ne dirent pas un mot, se contentant de s'étreindre. Il désirait rester un moment dans ses bras sans la lâcher ni prononcer un mot, seulement s'attarder ainsi en silence pour sentir croître et embellir ce qui les unissait. La sensation disparut quand elle se mit à l'aider à enlever son pardessus et qu'il s'attaqua à la difficile tâche d'ôter les caoutchoucs recouvrant ses chaussures, tandis qu'elle lui annonçait qu'il allait avoir une surprise norvégienne, au dîner. Mais il l'avait déjà flairée à l'odeur qui lui parvenait de la cuisine.

Il se hâta de monter dans sa chambre pour passer une tenue plus appropriée, celle du voyage n'étant pas de mise et Ingeborg, elle, étant déjà habillée pour la circonstance.

La seule chose qui restait perpétuellement inchangée, lorsqu'il rentrait à la maison, c'était sa chambre à coucher. Par ailleurs, ce n'étaient pas les surprises qui manquaient, en général : le bruit confus de nombreux invités se tenant là, un verre de mousseux dans une main et une cigarette dans l'autre, la totalité ou la moitié de la famille – avec ou sans oncle Sverre –, des meubles qui avaient changé de place, de nouveaux rideaux à une fenêtre ou de nouveaux tableaux aux murs, bref : il y avait toujours de l'inédit. Mais sa chambre à coucher était la même que lorsqu'ils avaient emménagé dans cette maison, plus de vingt ans auparavant.

Un grand lit de chêne passé au brou de noix, une armoire du même matériau masquant presque entièrement le mur opposé, une table de chevet sur laquelle étaient posées une lampe du même nom et une bible, près de la fenêtre un bureau très simple et, sur les murs, uniquement deux objets décoratifs : un crucifix à droite du lit et, de l'autre côté, une grande photographie de *Ran*, son ancien yacht, arborant les couleurs norvégiennes sur son spinnaker. Dommage que la photo en couleurs n'ait pas existé à l'époque.

Il se déshabilla rapidement, sortit ses sous-vêtements de sa mallette de docteur, seul bagage qu'il emportât pour voyager, et alla les mettre dans le panier de linge sale. Le reste, Britta s'en chargeait, à Lunde. Mais pas de ses sous-vêtements, cela n'aurait pas été convenable. Puis il passa dans la salle de bains et se rasa sans se couper. En moins de dix minutes, il était prêt.

Ingeborg l'attendait comme d'habitude dans le bow-window, où elle avait allumé une autre bougie. Apparemment, elle avait aussi réussi à dénicher une demi-bouteille de vin de Moselle. Il la félicita de cette trouvaille et elle s'en tira en lui servant une nouvelle fois la bonne vieille plaisanterie selon laquelle la guerre exigeait de tous – y compris des femmes – des trésors d'ingéniosité tels que savoir se repérer dans une cave à vins.

Ils commençaient toujours la soirée ici lorsqu'ils n'étaient que tous les deux, c'était une sorte de rite. Il lui posa des questions sur son travail en tant que présidente de la section de Saltsjöbaden de la Croix-Rouge et sur son cabinet, où elle avait réduit ses activités à trois jours par semaine afin de libérer assez de temps pour ce poste à haute responsabilité. Dernièrement, elle s'était consacrée plus particulièrement à deux objectifs : l'aide à la Norvège et des cours de secourisme pour blessés et grands brûlés. Sans compter les collectes de vêtements et le tricotage, car la demande était grande en matière de grosses chaussettes de laine.

À ses yeux, c'était excessif. Il n'avait rien contre le secours aux grands brûlés, mais il n'y avait pas de raison sensée de craindre que les bombes se mettent à pleuvoir sur Saltsjöbaden. En voyant sa mine peinée, il regretta pourtant aussitôt le ton quelque peu badin sur lequel il avait prononcé ces paroles.

"Ce n'est pas là que le bât blesse, répondit-elle après un instant de réflexion et en allemand, pour bien se faire comprendre. C'est

le fait que je suis allemande de naissance et que tout le monde le sait. Je dois prouver que je suis loyale envers la nation suédoise et non pas… enfin, tu me comprends.

— Tous ceux qui t'entendent parler pensent que tu es norvégienne, objecta-t-il mollement, avant de s'apercevoir qu'il avait automatiquement répondu en allemand, ce qui l'obligea à se répéter en norvégien de façon plus convaincue.

— Balivernes, dit-elle, toujours en allemand. Chacun sait exactement ce qu'il en est. Regarde ce qui se passe pour tes neveux et nièces à l'école de Tattby. Ou bien leurs camarades se moquent d'eux parce qu'ils sont allemands, ou bien ils les admirent pour la même raison, ce qui est tout aussi regrettable. C'est pourquoi je me suis dit que nous devrions faire comme Johanne et devenir suédois.

— Tu veux dire : demander la nationalité suédoise ?

— Oui, je me suis renseignée. Quand on a passé autant d'années que nous dans le pays, ce n'est qu'une simple formalité."

Cette suggestion le surprit. Il était bien évidemment norvégien, mais vivait et travaillait depuis longtemps en Suède. Dans ces conditions, quelle importance pouvait avoir la couleur de son passeport ?

"Si, s'obstina-t-elle. La puissance militaire allemande surpasse celle de tous les autres pays, on en a déjà eu des preuves en nombre plus que suffisant. Dans la presse allemande, la Norvège est déjà baptisée « Nordland » et donc présentée comme une simple province du grand Reich germanique, soit au même rang que l'Autriche ou la Prusse-Orientale. Dans la pratique, elle a cessé d'exister en tant que pays indépendant. C'est un fait, si pénible soit-il de le reconnaître. Être citoyen norvégien revient donc à être un sujet allemand, sinon maintenant du moins à l'avenir."

Il ne sut que lui répondre. En matière de politique, elle avait toujours le dessus, dans leurs discussions. Sa vie entière avait été placée sous le signe de la politique, depuis le temps de la lutte pour le droit de vote des femmes, et il arrivait toujours que Christa et elle se lancent dans des discussions très animées sur la social-démocratie et le bolchevisme.

"Mais, finit-il par objecter, devenir suédois en ce moment précis, je veux dire : à une période aussi difficile que celle-ci, ne

serait-ce pas une façon de se défiler ? Et, si jamais Hitler se mettait en tête d'occuper également la Suède – ou le « Svealand » comme ce pays s'appellerait sans doute alors –, ce serait du pareil au même. La défense suédoise ne pourrait pas résister à l'Allemagne, peut-être un peu plus longtemps que la Norvège, mais pas sur la durée.

— On verra bien, à chaque moment suffit sa peine. Mais changer de passeport pour ne pas se retrouver sujet allemand, ce que je ne veux sous aucun prétexte dans la situation actuelle, ce n'est pas se défiler."

Il resta perplexe. Jamais encore il n'avait réfléchi à sa nationalité et encore moins au fait que son passeport norvégien risquait de faire de lui un Allemand. Il fut tiré de ses sombres pensées par l'une des domestiques, qui vint leur annoncer que le dîner était servi dans la petite salle à manger.

"Anne est seule à la maison, aujourd'hui ?" jugea-t-il bon de demander, pour changer de sujet de conversation, lorsqu'ils se levèrent pour aller se mettre à table. En même temps, il n'était que trop conscient qu'il n'échapperait pas à cette question de nationalité.

"Oui, répondit-elle. J'ai donné congé à Jorunn et Signy, et un peu d'argent pour aller au cinéma. La cuisine n'était pas bien compliquée, aujourd'hui, comme tu ne vas pas tarder à t'en rendre compte."

L'entrée était constituée d'œufs de maquereau fumés à la sauce au poivre à base de *rømme*, c'est-à-dire de crème norvégienne. Et la façon dont la table était dressée laissait deviner que le plat principal serait du *lutefisk*, de la morue macérée, étant donné que le couvert à poisson était le plus moderne, celui en métal inoxydable qui, à la différence de l'ancien en argent, n'était pas oxydé par ce mets si particulier et n'avait donc pas à être astiqué pendant des heures avant toute nouvelle utilisation.

Pour accompagner les œufs de maquereau, il eut droit à une bière et à un peu d'alcool mais, à sa grande surprise, les verres à vin avaient aussi été sortis. En effet, il n'était pas facile de trouver un vin qui se mariât avec le *lutefisk*.

Il lui fit des compliments pour le menu et pour sa maîtrise de l'art de trouver comme par magie des produits aussi rares. Même si

les œufs de maquereau et la morue n'étaient pas vraiment rationnés, il ne devait pas être facile de s'en procurer, puisque ce n'était encore que le premier dimanche de l'avent, insista-t-il. Elle ne le contredit pas, trinqua avec lui en levant son verre de petite bière tandis qu'il levait le sien, au breuvage nettement plus corsé, et lui expliqua que c'était Johanne qui avait ramené cela d'Osterøya. Ce n'était donc pas n'importe quel *lutefisk*.

La conversation s'interrompit et, pendant un moment, on n'entendit plus que le bruit des fourchettes et des couteaux.

"Eh bien, dit-elle en posant son couvert d'entrée. Qu'est-ce que tu en penses ?"

Cette fois, elle s'exprimait en norvégien.

"Tu veux dire : des œufs de maquereau ?

— Mais non, tu sais très bien ce à quoi je fais allusion.

— Tu en as parlé à Karl et Rosa ?" tenta-t-il de dire, pour gagner du temps, quoique bien conscient que cette question était parfaitement stupide.

Karl était officier de l'armée suédoise et Rosa travaillait au ministère des Affaires étrangères de Stockholm. Tous deux étaient naturellement citoyens suédois depuis longtemps et la question de leur nationalité avait eu si peu d'importance, ou avait paru si évidente, qu'elle n'avait même pas été évoquée jusque-là.

Ingeborg ne répondit même pas et se contenta d'afficher un petit sourire, en voyant la façon dont son mari tentait de se rattraper.

"Il n'y a donc plus que toi et moi qui sommes norvégiens, en fait, concéda-t-il. Alors, je capitule et on va faire comme tu dis. Comment s'y prend-on, sur le plan pratique ?

— Les papiers sont prêts, dans mon bureau, tu n'auras qu'à les signer", dit-elle en actionnant la petite cloche en argent pour signifier que le moment était venu de servir le *lutefisk*.

Celui-ci était excellent, car à base de morue de la meilleure qualité, et non pas simplement de la lingue*, dont les Suédois se contentaient. À moins qu'ils ne sachent pas faire la différence. Et il n'était pas noyé dans une espèce de sauce béchamel, mais simplement

* *Molva molva*, pour sa variété dite blanche ; la lingue bleue, *Molva dypterigia*, est aussi connue sous le nom de julienne. *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

servi avec du porc fumé croquant et baignant dans la graisse, de la purée de petits pois et de la moutarde. Tout était donc parfait.

"Et maintenant, ma petite surprise, dit Ingeborg, une fois qu'ils furent servis. J'ai trouvé un vin qui convient parfaitement à un plat aussi exotique."

Elle agita de nouveau la petite cloche et Anne, qui devait se tenir prête, derrière la porte, entra avec une bouteille verte de forme allongée qui ressemblait donc fort à un vin de Moselle. Mais ce n'en était pas.

"Voici un riesling alsacien, spécialement destiné aux Norvégiens entêtés qui refusent de boire du vin français", expliqua Ingeborg d'une voix solennelle, avant d'éclater de rire. Il fallut quelques secondes à Lauritz pour comprendre la raison de cette hilarité.

L'Alsace-Lorraine avait réintégré la mère patrie et était dorénavant connue sous nom germanique : Elsass-Lothringen. À vrai dire, l'idée l'avait déjà effleuré qu'il pourrait peut-être se mettre à fureter parmi les vins français, au moins le champagne, pour commencer. Car telle ou telle personne de son entourage avait fait la fine bouche devant son obstination à servir du mousseux en toutes occasions. La guerre présentait parfois des avantages, du moins sur des points de détail.

En outre, elle disait vrai. Ce vin d'Alsace allait très bien avec une authentique morue macérée de Norvège.

Après le repas, ils regardèrent de plus près certains tableaux qu'elle avait acquis, avec l'aide de Sverre, auprès de l'artiste juif qui vivait maintenant dans l'ancien château hanté de Ljunglöf, le Roi du tabac, quelques centaines de mètres plus loin le long de Strandpromenaden. C'était sans aucun doute de l'art moderne, voire moderniste, visant à rendre le rêve plutôt que la réalité, et donc pas vraiment à son goût. Mais il convenait avec elle que les couleurs s'accordaient parfaitement avec le jaune assez vif des murs de la petite salle à manger. Le moderne s'accommodait avec profit d'une profusion de lumière et d'un cadre quotidien.

Comme toujours lorsqu'ils étaient seuls, ils regagnèrent ensuite le bow-window, où les deux bougies avaient presque fini de se consumer. Elle se désola d'avoir oublié de les souffler en passant à table, mais il trouva, quant à lui, que c'était pousser un peu loin le sens des économies.

Puisque c'était samedi soir, ce n'étaient pas les émissions de divertissement qui manquaient, sur les ondes des différentes stations. Ils finirent par opter pour celle que proposait la radio allemande, une soirée entière consacrée à Beethoven, qui commençait par la *Sonate à Kreuzer* et devait se poursuivre par la *Symphonie pastorale*, jouée par l'Orchestre symphonique de Berlin. C'était une musique bien paisible pour leur parvenir d'Allemagne, par les temps qui couraient. Anne leur servit le café, de la liqueur et du digestif, avant d'aller chercher deux autres bougies. C'est alors qu'il s'avisa qu'on pouvait maintenant commencer à boire du cognac, même s'il serait naturellement difficile d'en acheter avant la fin de la guerre.

Pendant le deuxième mouvement de la sonate, il se rejeta en arrière sur son fauteuil, ferma les yeux et s'efforça de se laisser emporter par la musique, comme s'il n'existait rien d'autre qu'Ingeborg, en face de lui. Elle était toujours proche, même sur les bords d'Ångermanälven, et cela faisait maintenant bien des années qu'ils étaient capables de rester assis l'un près de l'autre, en silence, surtout lorsqu'ils écoutaient de la musique : rester silencieux ensemble était aussi un art.

Il alla jusqu'à se demander si, au cas où Dieu lui aurait accordé le don de la composition musicale, au lieu de celui de construire des ponts, il aurait été comme Beethoven plutôt que semblable à ce charmeur irrésistible de Mozart, pour ne pas parler de Chopin, Schumann et Tchaïkovski, beaucoup plus féminins de nature. Il eut aussitôt honte d'une vanité aussi puérile mais, pour l'instant, seul Dieu avait pu voir clair en lui. Peut-être Ingeborg, également, seule capable de lire dans ses pensées, alors que lui était toujours dans l'obligation de lui poser la question pour savoir quelles étaient les siennes.

Au cours de la pause entre la sonate et la symphonie, alors que la radio ne faisait plus entendre que des bruits confus – rumeur du public et orchestre qui s'accordait –, il leva les yeux vers elle et constata qu'elle avait l'air soucieuse. Il le voyait distinctement, en dépit de la faible lueur des deux uniques bougies. Cela le glaça, il fallait qu'il dise quelque chose, qu'il lui en demande la raison.

"Mais… Ingeborg, ma chérie, qu'est-ce qui se passe ?" parvint-il à chuchoter. Elle leva les yeux, comme si elle avait été prise en flagrant délit.

“Oh… rien, j’ai un peu mal… mais non, ce n’est pas cela. C’est toi, Lauritz. Tu refuses de voir les choses en face. Si Oscar ne m’avait pas appris que les autruches ne se cachent jamais la tête sous le sable, je t’aurais qualifié de tel. Une bonne et aimable… autruche.

— Et qu’est-ce que je refuse de voir, selon toi ?

— Tu comprends bien que Johanne ne rend pas toutes ces visites à sa grand-mère, à Osterøya, simplement pour aller chercher de la morue séchée ni même des œufs de maquereau fumés ?

— Non, honnêtement, je ne vois pas de quoi tu parles.

— Mais enfin, Lauritz ! Elle met à profit son identité allemande, ses bonnes relations, le fait que nous soyons membres de l’amicale germano-suédoise, bref : tout ce qui lui permet d’obtenir sans difficulté un visa d’entrée. Tu ne crois tout de même pas que c’est pour aller sans cesse s’approvisionner en viande de mouton et en poisson séché ?

— Mais qu’est-ce que… ?”

Il s’interrompit en voyant le regard d’abord sévère, puis amusé qu’elle lui lançait en secouant la tête.

“Lauritz, Lauritz, Lauritz…, soupira-t-elle. Tu ne saisis donc pas qu’elle travaille pour la Résistance norvégienne ? Elle transmet des messages secrets, en risquant sa vie à chaque fois, et personne, en tout cas pas moi, ne peut lui faire entendre raison. Mais nous parlerons de cela plus tard, la musique recommence.”

Il se rejeta de nouveau en arrière. Ferma les yeux et tenta de se laisser emporter aussi totalement par la musique qu’au cours de la sonate pour violon. Mais il n’y parvint pas.

La *Symphonie pastorale* était sans doute l’une des plus douces et des plus agréables de toutes celles de Beethoven. À moins qu’il ne se soit laissé égarer par son titre. Il voyait toujours devant lui des moutons en train de paître, mais pas ceux parmi lesquels il avait grandi, robustes, revêches, endurants et luttant contre le vent et la pluie, sous leur toison grise, dans la Norvège de l’Ouest. Pas du tout. Les moutons de cette musique-là étaient plus heureux et plus méridionaux, ils menaient une vie plus simple et plus agréable, dans un paysage vallonné et verdoyant, au milieu d’une pâture surabondante et grasse, peut-être même avec des montagnes bleutées dans le lointain, le genre de paysage qu’on pouvait voir en Saxe du Sud, la patrie d’Ingeborg.

Mais, soudain, les images qui se dessinaient dans son cerveau changèrent du tout au tout. Il vit surtout le visage de Johanne alors qu'elle était petite, à Bergen, ou adolescente, à Saltsjöbaden, quand elle avait "fait scandale", le jour de son baccalauréat, et maintenant en femme adulte, courageuse et vive d'esprit, et de plus très belle, pas seulement aux yeux d'un père aimant.

Le courage et la volonté étaient la base de sa personnalité. De même que ses opinions bien arrêtées qu'elle avait naturellement héritées de sa mère.

Ce prétendu scandale, qui avait consisté à voir baisser sa note d'oral d'allemand (entre toutes les matières possibles) alors qu'elle parlait sûrement bien mieux cette langue que son benêt d'examinateur, avait déjà trait à la politique.

Et voilà qu'elle récidivait, pour des motifs politiques, sans prendre en considération les conséquences éventuelles. Alors que, cette fois, il s'agissait de choses beaucoup plus graves qu'une note à un oral d'allemand. C'était une vérité irréfutable : maintenant, c'était une question de vie ou de mort.

Impossible d'y échapper. Toute personne transmettant un message à la Résistance norvégienne était considérée comme un espion. Et les espions capturés étaient fusillés. Que ce soit d'un côté ou de l'autre. Les Français avaient abattu bon nombre d'Allemands pour cette raison, y compris après la dernière guerre, lorsqu'ils avaient occupé la Ruhr et alors même qu'on était en temps de paix. Les Anglais n'y allaient pas de main morte, eux non plus. Pour ne pas parler des Russes, qui ne reculaient pas devant des actes de torture si atroces que le coup de grâce dans la nuque semblait un soulagement.

Et que pouvait faire un père comme lui, face à une fille comme Johanne ? Pas grand-chose, à vrai dire. Tout argument serait vain, surtout ceux qu'il pourrait lui opposer, à savoir que, d'un côté, il était certes courageux et moralement justifié de participer à ce combat, mais que, de l'autre, c'était absurde, car cela ne pouvait déboucher que sur la défaite et la mort. En outre, ce mouvement de résistance était contre-productif. Car il avait beau être moralement justifié, sa prolongation ne pouvait que rendre plus difficile et plus pénible encore pour les deux parties le nécessaire modus vivendi à trouver entre Allemands et Norvégiens.

Mais tout cela, c'était simplement sa façon réaliste à lui de voir les choses, sans la moindre dose d'idéalisme ni de considérations politiques. Johanne et sa mère avaient une manière toute différente de penser. Pour elles, c'était l'idéologie qui primait, les conséquences pratiques passaient au second plan.

Le mieux serait que l'Allemagne vainque aussi vite que possible, pour que la paix et la stabilité s'installent en Europe et que la vie puisse reprendre son cours normal. Mais Johanne et sa mère souhaitaient sans doute que l'Allemagne perde la guerre, fût-ce au prix d'années de souffrances et de sacrifices. Et cela uniquement pour des raisons idéologiques, luxe intellectuel qui était difficile à comprendre car il confinait au cynisme. Toutes deux haïssaient certainement Hitler et ce qu'il représentait, et il pouvait le comprendre. Il était indéniable qu'il y avait dans les prêches de ce dernier des aspects de fort mauvais goût. Mais l'Allemagne, ce n'était pas seulement Hitler, c'était beaucoup plus que cela. Une fois qu'elle aurait rétabli l'ordre en Europe, le monde entier se porterait mieux, et Hitler ne serait plus qu'une statue ici ou là. L'Allemagne était infiniment plus grande que ce braillard, de même que l'Empire romain ne se réduisait pas à Caligula. Et, après celui-ci, Rome avait encore connu quatre siècles de prospérité, avant que les hordes barbares venues de l'est ne déferlent par-dessus les frontières du pays.

Mais elles étaient incapables de raisonner ainsi, que ce soit Johanne ou Ingeborg. Et il ne pouvait rien y faire. Cela aurait été comme si, de leur côté, elles remettaient en cause sa foi en Dieu.

Ce qui ne leur viendrait jamais à l'idée, bien que ni l'une ni l'autre ne la partageât et la considérât peut-être même avec une certaine condescendance. Sans doute étaient-elles agnostiques, d'une façon ou d'une autre. Mais cela non plus, il ne pouvait y remédier.

Il ne restait plus qu'une conclusion à tirer de tout cela et donc une décision à prendre.

Lorsque le dernier mouvement de la symphonie cessa de retentir, il était encore plongé dans sa rêverie à propos de sa fille aînée et il ne se réveilla qu'en entendant de nouveau le bruit confus du public dans la salle de concert, là-bas à Berlin. Ingeborg le regardait, presque amusée.

“Eh bien, suggéra-t-elle. Assez de musique pour aujourd’hui ?

— Oui, répondit-il. Je vais nous servir un verre de vin.”

Il se leva, éteignit la radio au passage, passa dans la cuisine pour dire à Anne qu’elle pouvait disposer pour le reste de la soirée, et descendit à la cave.

À l’entrée de celle-ci, il passa tout d’abord devant des rangées entières de géraniums taillés et rentrés pour l’hiver. Il avait toujours trouvé qu’ils occupaient trop de place, mais Ingeborg disait beaucoup aimer ce genre de fleurs. Pour sa part, il trouvait que ce verbe était bien trop fort pour quelque chose d’aussi simple.

Une fois dans la partie de la cave réservée au vin, il fut confronté à certains changements et dut chercher un moment avant de trouver une collection entière de bouteilles neuves. Il en sortit plusieurs de leur case afin de voir de quoi il s’agissait et découvrit alors que c’étaient toutes des vins d’Alsace, mais encore pourvues d’étiquettes portant leur nom français. Curieux. Ingeborg n’avait donc pas seulement déniché la bouteille qu’elle lui avait fait déguster avec la morue ? Or, ce n’était pas chose aisée que de se procurer une caisse entière – voire plusieurs – de ce breuvage, par les temps qui couraient.

Il choisit un vin du Rhin de vendanges tardives et se hâta de remonter à la cuisine pour ouvrir la bouteille et, en regagnant le bow-window, passer chercher deux verres ballon dans le buffet.

“Où diable as-tu trouvé tout ce vin d’Alsace ? demanda-t-il en posant les verres sur la table et en se mettant à les servir.

— J’ai fait du troc avec un voisin, pas loin d’ici, qui était à court de vin du Rhin – tu sais, celui au cheval muselé*.”

Il lui fallut un moment pour décrypter cette réponse.

“Ah oui, notre ami le chanteur de cabaret, ce douteux personnage. Il a donc une cave à vins ? Ce n’est que justice que les autorités aient interdit ces maudits hennissements. À ta santé !”

Elle répondit à son toast mais se garda de le contredire et se contenta de l’observer de ce regard très ironique dont il connaissait

* Allusion à Karl Gerhard (1891-1964), chanteur de cabaret célèbre pour son Cheval de Troie affublé d’une muselière afin de ridiculiser la censure, qui habitait en effet Saltsjöbaden.

parfaitement la signification, à savoir qu'il cherchait de nouveau à éviter un sujet de conversation désagréable.

Cette fois, c'était injuste, il avait eu bien des objections quant à l'interdiction des textes de chansons à caractère politique, mais celle-ci manquait vraiment par trop d'impartialité. Peu importait tout cela, d'ailleurs, l'essentiel était Johanne.

"J'ai réfléchi à ce que tu m'as dit à propos de notre fille, lança-t-il.

— Je m'en suis aperçue. Et à quelle conclusion es-tu parvenu ?"

Il prit sa respiration, agrémentée d'une gorgée de vin, afin de se concentrer.

"Sur le plan moral, Johanne a raison. Mais son comportement n'est pas judicieux. Même si la morale pèse plus lourd que la sagesse. Tout ce que nous pouvons faire, c'est prier pour elle. Et c'est tout ce que je lui dirai : que je l'admire et que je prie pour elle."

Tout était dit. Elle eut l'air à la fois étonnée et soulagée. De son côté, il supposa qu'elle avait mis à profit la *Symphonie pastorale* pour se constituer un arsenal d'arguments. Maintenant, ils pouvaient garder le silence, chacun de son côté.

Lorsqu'il n'y eut plus qu'un quart de la bouteille de vin, elle lui adressa un signe de tête pour lui signifier qu'il était l'heure. Ils laissèrent les verres et le peu de vin qu'il restait, mais soufflèrent les bougies, avant de monter l'escalier de concert, seuls dans cette vaste demeure, à l'exception d'Anne, dans sa mansarde, puisque Jorunn et Signy n'étaient pas encore revenues de la ville.

Il avait aussi attendu avec impatience ce début de soirée paisible, ainsi que de se réveiller le matin, tous deux enlacés dans la chambre à coucher un peu trop chauffée mais bien douillette d'Ingeborg.

Il y avait longtemps que cela ne lui était pas arrivé, car bien des choses s'étaient mises en travers au cours des dernières fins de semaine qu'il avait passées chez lui. Des jeunes qui jouaient bien trop fort de la musique nègre, dans le salon, des courses dans les couloirs pour regagner les chambres. Cette fois-ci, ils allaient avoir la maison pour eux.

Lorsqu'ils passèrent devant la porte de sa salle de bains, après avoir monté l'escalier, elle ralentit l'allure. En ouvrant la porte de sa chambre, elle parut d'abord vouloir le planter là mais, ensuite,

elle se retourna brusquement, comme pour se contenter de lui donner un rapide baiser sur la joue.

Oh non, pensa-t-il, en la pressant contre lui pour l'embrasser vraiment, en passant le bras autour de sa taille, la serrant encore plus fort et caressant rapidement l'un de ses seins.

Elle poussa un petit gémissement, comme s'il lui avait fait mal, et se raidit en le repoussant doucement et secouant la tête d'un air presque attristé.

"Pas ce soir, mon amour", murmura-t-elle à son oreille gauche, en lui posant la paume fraîche de ses mains sur les joues et lui donnant un rapide et léger baiser sur la bouche, avant de se détourner et de disparaître derrière la porte qu'elle referma prudemment sur elle sans un bruit.

Il resta comme pétrifié dans les ténèbres du couloir. Ne l'entendant pas s'éloigner dans la chambre, alors qu'il aurait dû percevoir le bruit de ses talons hauts sur le parquet, il s'imagina qu'elle était restée adossée à la porte, de l'autre côté, tout près de lui.

Ce n'était pas le fait de se voir repousser, cela lui était déjà arrivé un certain nombre de fois, sous les prétextes les plus divers. C'était la façon totalement inattendue dont elle l'avait fait.

Quoi qu'il en soit, il ne pouvait rester là comme un idiot. Il regagna donc sa chambre, au bout du couloir, à petits pas et en silence, et se déshabilla sans allumer la lumière, avant de gagner la salle de bains, y faire sa toilette vespérale et passer son pyjama.

Le plus important d'abord, pensa-t-il, une fois allongé confortablement sous sa couette, dans le noir. Et le plus important, c'était toujours sa prière, ou plutôt cet entretien avec Dieu, selon la formule qu'il préférait employer pour désigner ce moment de recueillement et cette dernière occupation de la journée. Il n'avait jamais prié Dieu, ou discuté avec Lui, à propos de la guerre. Il aurait été présomptueux de mêler sa voix à l'immense chœur de prières du même ordre en allemand, français et anglais, qui devait s'élever chaque soir de la Terre.

Mais, s'agissant de sa fille, il en allait différemment. Elle ne méritait pas de mourir et il ne méritait pas, lui, de la perdre. De cela, il s'entretint longuement avec Dieu.

Puis il tenta de s'endormir, d'abord en luttant de toutes ses forces contre l'idée qu'il aurait dû, à cette heure, être en train de se glisser, pieds nus, dans la petite pièce reliant leurs chambres où était accroché l'appareil de téléphone et dont ils se servaient comme penderie, d'ouvrir doucement la porte de sa chambre à elle où seule la belle lampe de chevet de style Art nouveau était allumée, d'approcher de son lit et…

Non, il fallait qu'il se domine, qu'il pense à l'étape suivante du chantier, une fois que tous les pilots auraient été enfoncés dans le sol, c'est-à-dire le coulage des plateformes en béton au-dessus de chaque faisceau de pieux, afin d'obtenir une assise solide sur laquelle dresser, en toute sécurité, la plus grande charpente en treillis du monde. Ces rêves éveillés de bâtisseur de ponts lui permirent longtemps d'écarter de lui toute autre pensée. Quant à savoir comment il avait fini par s'endormir, il lui fut impossible de s'en souvenir. Ce qui était certain, c'est qu'il se réveilla bien avant l'aube avec une érection matinale d'une intensité inhabituelle qui l'obligea à passer dans la salle de bains pour se soulager. Il parvint à s'en absoudre en se disant que, sans cela, il n'aurait jamais pu se rendormir.

Le matin, quand il descendit dans la petite salle à manger, elle avait déjà pris place et consommé la moitié de son petit-déjeuner, et elle était précisément en train d'ouvrir un œuf. Cela sentait bon le pain grillé et la marmelade d'oranges. Il l'embrassa sur les deux joues pour lui dire bonjour et prit place à son tour, ne sachant trop que dire à propos de la soirée de la veille, à supposer qu'il fallût en parler.

Elle le tira aussitôt d'embarras en lui demandant s'il avait une bonne idée quant à la façon de se rendre à la messe, puisque c'était le premier dimanche de l'avent et qu'ils ne disposaient plus que d'un chauffeur sans voiture en état de marche.

C'était en effet un petit problème assez piquant. Il avait cru qu'elle ferait état d'un empêchement quelconque et, pour sa part, il avait l'intention de s'y rendre à pied. Il n'y avait même pas cinq kilomètres aller et retour et il n'aurait eu aucun mal à couvrir la distance, même par moins quarante. Il jeta rapidement un regard par la porte vitrée de la terrasse. Le vent ne soufflait